

Pierre Autin-Grenier - Légende de Zakhor. Couverture Shahda.

Les Carnets du Dessert de Lune. Décembre 2016. ISBN 9782930607733. **13 €**

Décédé en 2014, Pierre Autin-Grenier auteur d'une vingtaine d'ouvrages depuis 1980 aligne ici dix récits brefs, traduits pour cette édition en trois langues (italien, anglais, allemand). L'édition de 1996 (L'arbre à paroles) ne donnait à lire que les traductions anglaise et italienne.

La patte du styliste donne un supplément d'âme et de légèreté à ces *Chroniques des faits* (pour reprendre l'un des textes du présent volume et le titre de l'un de ses ouvrages à L'Arbre, en Aisne) : petits riens ordinaires, rehaussés de mystère, d'inconnu, d'incongru dans le tissu des vies.

Il y a de l'Hardellet sans doute dans cette manière de faire fleureter poésie et incertitude.

C'est parce qu'on ignorait d'où il venait, quand précisément, et comment surtout il était arrivé parmi nous qu'une couronne d'or maintenant en permanence illuminait son visage, que sa voix, disait-on, pouvait troubler l'eau des sources (p.81).

L'arpenteur déniche des « enclos », peint un « ciel griffé d'orages », « regarde loin par derrière les oiseaux », fréquente des « comptoirs de port », évoque « des choses étranges et surprenantes », dans le sillage d'un Jean-Claude Pirotte ou du Bertrand Visage de *Rendez-vous sur la terre*, de quoi alimenter le lecteur en petites proses à « la frontière interdite » entre rêve, réalité.

La langue, superbe de concision et de beauté, sait d'un rien éveiller au songe, mûrissant la conscience du lecteur de pépites inédites d'insolite, de merveilleux :

S'échappe alors de son verre une larme de vin, qui fait aussitôt sur la nappe blanche comme une tache de sang... (p.17).

Philippe Leuckx in La Cause littéraire

ET REVOICI PIERRE AUTIN-GRENIER

Je n'ai jamais cru au destin ni au hasard mais à un Dieu unique et farceur qui veille sur les amateurs de bonne littérature. En relisant du Brautigan, pas plus tard qu'hier j'ai repensé à un écrivain charmant, franc tireur, dont j'ai égaré les lettres qu'il m'écrivait mais pas les livres. Pierre Autin-Grenier, disparu le 12 avril 2014, connut un succès d'estime, proche de l'engouement; avec des livres brefs (*Je ne suis pas un héros, Toute une vie bien ratée, Les Radis bleus* ou *Analyser la situation*), que l'on trouvera en poche ou pas, grâce aux bons libraires. Dans le numéro 9 de la revue *Perpendiculaire*, que je publiais chez Flammarion, figure un long entretien avec Autin-Grenier, en grande partie consacré à son amour et admiration pour Brautigan. Il y exprime l'essentiel et je pense que le Castor Astral devrait en tirer une jolie plaquette. En attendant, cela prouve que, comme certaines fleurs qui «sèment à tous vents», des textes fragiles, qui n'ont l'air de rien, circulent mieux et plus longtemps que les prétendus monuments (une pensée pour mon vieux camarade Philippe Sollers qui vient d'avoir 80 ans et dont personne au monde ne relit son énorme *Paradis...*) Donc, il fallait le souligner, Autin-Grenier n'est pas revenu frétiller dans ma mémoire comme par enchantement; j'ai été réveillé par l'envoi d'un joli bouquin, paru en Belgique, ***Légende de Zakhor***, chez un éditeur qui m'annonce deux autres titres d'Autin-Grenier, sans doute jouissifs, *Le poète pisse dans son violon* et *Le poète pisse encore dans son violon*. Aux Editions Les Carnets du Dessert de Lune.

© Raphaël Sorin in <http://lettres.blogs.liberation.fr/auteurs/Raphael.Sorin/>

Un solide attachement unissait Pierre Autin-Grenier, décédé en 2014, et Ibrahim Shahda, disparu en 1991. L'écrivain vouait une admiration sans borne au peintre, qui a d'ailleurs réalisé plusieurs portraits de lui. Par-delà la vie, par-delà les brouilles, tous deux, qui se sont connus à Carpentras et s'admiraient, sont à nouveau réunis dans plusieurs livres de l'auteur. C'est le cas dans « *Elodie Cordou, une présence* » publié en 2015 aux éditions du Chemin de fer mais aussi sur la couverture de « *Légende de Zakhor* » réédité il y a

quelques semaines chez « Les Carnets du Dessert de Lune ».

En français, en allemand, en anglais et en italien, le texte « *Légende de Zakhor* » - Zakhor en hébreu, signifie « *Souviens-toi* » est une plongée en abîme. Quel est le lieu ?... Le temps ?... Qui est ce personnage mystérieux aux sentences sibyllines qui fascine, apparaît, disparaît, qu'on rencontre même un jour de Saint-Siffrein au milieu de marchands de chevaux ? Le bleu grimpe aux volets, des bandes de chats sauvages giclent au ciel, une couronne d'or illumine un visage, des femmes interrogent les horloges, Cette prose magnifique, onirique, riche d'images et de sentiments se déguste. Il faut essayer de la lire dans une autre langue, une autre scansion ! Là encore, c'est un régal !

© C.B in **Le Provençal**, décembre 2016

Pierre Autin-Grenier continue à vivre parmi nous puisque vient de sortir un nouvel opus aux Editions Les Carnets du Dessert de Lune : *Légende de Zakhor*.

Ce recueil d'histoires courtes, très courtes tout juste une page ou deux, a déjà été publié d'abord en Français bien sûr, puis en Allemand et en Italien. Ce dernier ouvrage comporte en plus une version anglaise.

Des nouvelles surréalistes, oniriques acérées, aigues, pointues et qui pénètrent dans le cerveau comme dans du beurre. Il évoque les lieux où il a vécu Lyon ou Carpentras et sa foire Saint-Siffrein.

Ce sera l'occasion de parfaire ses langues étrangères en comparant les quatre versions.

L'éditeur a choisi un beau papier et un joli format presque carré.

En couverture un magnifique portrait de l'auteur par Ibrahim Shahda, rouge sang et qui s'oppose au bleu qui survole les histoires d'Autin-Grenier.

« Parce que le néant menaçait d'emporter le monde, alors six jours durant et même nombre de nuits on sacrifia aux musiques et aux danses au-dessus des ruines, et de la montagne revint l'idiot qui prit part lui aussi à cet effréné sabbat. Les femmes, quel que fût leur âge ou leur condition, s'étaient vite défaites de toute retenue ; on en vit certaines nouer au cou des hommes des écharpes de soie rouges tandis que d'autres versaient à profusion le vin dans les coupes tendues des buveurs. De même les très jeunes garçons et des filles encore enfants s'abandonnèrent-ils sans frein à ce carnaval et tout un chacun trouva cela bon. »

© Malika del Amo in Berlingotville, 2017

**« L'air halluciné, il disait avoir vu en rêve des fenêtres se jeter dans le vide ! »,
Pierre Autin-Grenier**

La légende a toujours été présente dans l'œuvre de Pierre Autin-Grenier et celle de Zakhor, déclinée ici en dix séquences, en est une belle illustration. Le personnage évoqué est intemporel. Il est porteur d'énigmes. On ne sait d'où il vient. Il semble parfois un peu fou. A l'air de s'y connaître en prédictions. Il parle aux chevaux et s'avère capable, grâce à la pertinence de ses réflexions, d'ouvrir en une seconde la part d'inconnu que chacun porte en soi.

« Souvent, par les fenêtres entrouvertes sur la lune naissante, giclent au ciel des bandes de chats sauvages, toutes griffes tendues vers les étoiles. »

Celui qui choisirait d'ignorer cette étrange vérité, énoncé d'un ton calme et mesuré, un soir où les hommes s'en retournaient au mas en suivant un chemin qui leur était familier, risquerait bien d'être frappé de stupeur en voyant, un dimanche matin, un chat surgir d'entre les jambes d'un encordé suspendu à une branche, à quelques mètres au-dessus du sol.

Cet homme – qui n'est jamais nommé – perçoit des choses qui restent étrangères à ceux qui le côtoient. Il s'exprime peu et ses paroles sont empreintes de mystère. Ceux à qui elles s'adressent doivent les interpréter en se détachant légèrement de cette terre qui les happe un peu plus chaque jour et qui n'a de cesse de les aspirer totalement. Il les met en garde et la plupart savent lui en être redevables. D'autres s'en moquent.

« Les vieux et les femmes comprenaient l'urgence d'extirper de nos cœurs indifférence et cruauté, ainsi l'on arrache le chiendent des guérets. Les autres, dans son dos, à voix basse le traitaient d'innocent et se gaussaient de ses balivernes. »

Il a débarqué un beau jour, s'est peu à peu imposé à tous et a disparu comme il était venu, sans crier gare, en ne donnant plus jamais signe de vie mais en laissant derrière lui des traces et des sentences indélébiles. Que tous se remémorent de temps à autre, en particulier quand le village se retrouve frappé par l'un ou l'autre de ces coups de dé du destin qu'il avait plus ou moins prédits.

« Lorsque par une nuit de forte bourrasque celui qui dormait au milieu des chevaux, le plus jeune des nôtres, succomba, alors on ne le revit ; ni matin suivant ni autres matins. Depuis nous voici seuls face au ciel vide, en vain cherchant à nous réconcilier avec les ombres ».

Publiés une première fois par la revue "L'Arbre à paroles" en 1996 en Belgique, puis réédités en Allemagne en 2002 par les éditions "En Forêt", traduits en allemand par Rüdiger Fisher et en italien par Fabio Scotti, les textes qui composent *Légende de Zakhor* sont présentés ici en quatre langues, la traduction en anglais, qui s'ajoute à la précédente édition, étant réalisée par Dereck Munn.

© **Jacques Josse** - 28 janvier 2017 in <http://remue.net/spip.php?article8647>

Cette nouvelle édition est traduite en allemand, en italien et en anglais. Les éditions *En Forêt* l'ont publié en 2002 après la revue **L'Arbre à paroles** en 1996. Dix textes de deux pages, courant sur trois ou quatre paragraphes. Le premier pour planter une atmosphère souvent haute en couleurs, le deuxième pour camper la situation vaguement onirique, le dernier pour conclure l'histoire. Avec ce style classique et flamboyant, exemple : *...il éclatait d'un rire fantastique qui embrasait tout, comme un lâcher de soleils. Quand on est capable d'écrire ça ! ou bien ce genre de détails en passant : ...et le réveil manchot d'une aiguille ne sait ni soirs ni matins.*

Voilà ce que j'en disais dans le n° 115 de **Décharge** (en septembre 2002) : C'est un peu une autre manière de P. A-G., le mot légende l'indique bien. Plus fantastique, plus merveilleux, plus sacré. Il y a une distance sensible avec le narré. On est en dehors du temps et des repères quotidiens, on reste dans le générique et l'unique. Tout devient stylisé et idéalisé. Même si l'on sent comme le poids d'un destin, d'une tragédie permanente, même si l'on devine le caractère historique, presque biblique du personnage principal, on est dans un univers assumé de fictions symboliques où l'on peut croire enfin, fût-il amer, à l'impossible. Pierre Autin-Grenier est décédé le 12 avril 2014.

© **Jacques Morin**, in *Décharge*

Avant de parler du texte d'Autin-Grenier, il faut dire quelques mots du livre, un recueil d'un format original presque carré (14x16), publié par Les carnets du dessert de lune dans sa collection Pleine Lune. Ce recueil comporte une dizaine de textes courts, des petites nouvelles, publiés en quatre langues dont l'anglais ajouté pour cette édition, c'était bien nécessaire quand on connaît le peu d'intérêt des anglais pour les langues qui leur sont étrangères. Et pour être presque complet, il ne faudrait pas oublier le portrait de l'auteur peint par Shahda que l'éditeur a placé sur la couverture, un camaïeu de rouge allant de l'écarlate au carmin en passant par le vermillon et le pourpre et quelques autres nuances encore, un portrait de feu et de sang du plus bel effet.

En quelques lignes, trois ou quatre petits paragraphes, Pierre Autin-Grenier dresse un cadre, crée une atmosphère, installe une histoire, une histoire qui raconte souvent son pays, le pays où il a vécu entre Lyon et Carpentras. Il parle des chevaux qui galopent dans les prés, des couleurs qui peignent le paysage, des odeurs qui enivrent, des saveurs de ce pays qu'il semble tellement avoir aimé mais aussi de ses habitants avec leurs sentiments, leurs émotions, leurs petits travers, ... Des personnages toujours modestes et même parfois un peu marginaux, des êtres souvent en butte avec le quotidien que l'auteur

dépeint avec une nostalgie tendrement mélancolique.

L'intensité du texte, sa densité, sa faible longueur n'altèrent en rien la fulgurance des formules : « il disait avoir vu en rêve des fenêtres se jeter dans le vide », l'éclat des images : « c'est toujours le bleu qui prend d'assaut les maisons », la flamboyance du style : « A nouveau il prendra congé et sur les tuiles mouillées du toit miroiteront des morceaux de lune », sans oublier la poésie qui envahit ces courts textes : « Il eût fallu qu'un fleuve en crue entre soudain par une fenêtre et, furieux, vienne s'étrangler sur la table pour qu'enfin nous mesurions l'étendue d'hiver qui nous sépare les uns des autres » et nous pourrions ainsi disséquer les textes de l'auteur, dénichant l'oxymore, le zeugme, l'allitération, la métaphore et bien d'autres formules de style encore mais nous deviendrions alors hérétiques à la parole toujours courte du maître es langage, Alors court faisons sans oublier que le fond de ces textes est peut-être aussi riche que leur forme particulièrement brillante.

© Denis Billamboz in <http://www.critiqueslibres.com/i.php/vcrit/49548>

Dans "Légende de Zakhor" que viennent de rééditer, en quatre langues, les éditions "Les Carnets du Dessert de Lune", **Pierre Autin-Grenier** en appelle plutôt, avec un rire mêlé d'inquiétude et de nostalgie, au mystère, mais un mystère qui rôde aux abords du réel, qui même en jaillit souvent, surtout de ce quotidien des gens rudes des campagnes pour lesquels cet écrivain éprouve une grande tendresse : *C'est au creux de l'ordinaire que le merveilleux va le plus souvent faire son nid*", écrit-il.

Mais quel est donc ce "il" qui traverse le livre et en même temps la vie, venant de nulle part et allant nulle part, cet étranger pourtant si intime dont on ne sait rien, hormis les sentences qu'il lance à la cantonade et dont on ignore si elles sont porteuses de clés : *"Prenez garde de n'offenser les ombres, car une nuit remplie de chiens sans cesse braconne dans les faubourgs"*. Comme dans le rêve, ce qui doit rester énigmatique reste énigmatique, mais cela nous parle derrière le sens même si nous ne comprenons pas, parle à notre nuit profonde, de nuit à nuit, l'énigme sans cesse relancée jusqu'à cette question centrale qui nous interroge tous : qui suis-je ? Que fais-je ici ? S'il y a un mystère, c'est celui de notre présence au monde.

Extrait : – *«Rien, dit-il, une épingle». Il se pique le bout du doigt; perle une goutte de sang qui s'en va mourir sur sa chemise de lin. Comme nous restons surpris, il rassure : «Qu'advierait-il de nous si nous étions compris du premier venu et quel châtime mériterait semblable étourderie ?» Il est vrai, nous ne saisissons pas toujours le sens caché de ses sibyllines sentences. Ainsi, souvent dit-il : «Il faut savoir vivre seul et dans le souvenir lointain des étrangères.» Puis il tire la porte derrière lui. Dehors, trouant le ciel humide, brûlent des étoiles.*

© Alain Roussel in <http://alainroussel.blogspot.be>